

QUAND L'HISTORIEN S'AVENTURE AU « CŒUR DE SON SUJET »

Réflexions après le colloque « Penser, dire, écrire le génocide des Tutsi »

Diane Afoumado

Mémorial de la Shoah | « [Revue d'Histoire de la Shoah](#) »

2009/1 N° 190 | pages 427 à 435

ISSN 2111-885X

ISBN 9782952440981

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-revue-d-histoire-de-la-shoah-2009-1-page-427.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Mémorial de la Shoah.

© Mémorial de la Shoah. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

QUAND L'HISTORIEN S'AVENTURE AU « CŒUR DE SON SUJET ».

RÉFLEXIONS APRÈS LE COLLOQUE « PENSER, DIRE, ÉCRIRE LE GÉNOCIDE DES TUTSI »

par Diane Afoumado¹

Plus que le compte-rendu d'un colloque sur le génocide des Tutsi, nous avons souhaité faire ici état d'une expérience personnelle : celle de l'historien qui, de passage sur les lieux mêmes du génocide, se trouve confronté au phénomène d'une temporalité distordue. La rencontre avec les protagonistes du drame fait jaillir, avec l'émotion, une multitude d'interrogations. Bien que l'historien n'ait pas pour habitude de se livrer, il nous a semblé que cette introspection faite de questionnements pouvait offrir un témoignage utile à une réflexion sur la démarche scientifique.

Premier colloque à Kigali sur le génocide des Tutsi

Le 6 avril 1994, l'avion du président rwandais Habyarimana était abattu. Le lendemain, le Rwanda sombre dans l'horreur génocidaire. En cent jours, entre 800 000 et un million de Tutsi furent assassinés par les Hutu dans l'indifférence du monde et l'inaction des Nations unies.

Quatorze ans plus tard, le premier colloque international sur ce qui fut le génocide des Tutsi était organisé conjointement par le ministère de la Culture et des Sports du Rwanda et l'association des rescapés du génocide IBUKA à Kigali. Intitulé « Penser, dire, écrire le génocide des Tutsi », il a rassemblé pendant deux jours (les 4 et 6 avril 2008), des universitaires rwandais, sénégalais, belges, allemands, français et britanniques. Les approches pluridisciplinaires (histoire,

1. Docteur en Histoire, USHMM.

psychologie², sciences politiques, anthropologie, sociologie, droit³, littérature⁴ et documentaire) ont apporté des éclairages multiples. Des spécialistes des génocides (génocide des Arméniens⁵, Shoah⁶, génocide des Tutsi), des deux guerres mondiales et des violences extrêmes⁷ ont exposé leurs analyses, leurs grilles de lecture, leurs expertises susceptibles de servir une éventuelle étude comparative. Les interventions des universitaires rwandais ont permis d'appréhender l'étendue de la recherche sur le génocide des Tutsi et d'évaluer le chemin qui restait encore à parcourir. Les thématiques ont couvert, entre autres, les origines des peuples du Rwanda⁸, les mythes fondateurs (approche sociolinguistique), la période coloniale et ses répercussions sur les relations interethniques, contribuant ainsi à préciser le contexte historique du génocide⁹.

Les témoignages ont également tenu une place centrale durant tout le colloque. La dimension mémorielle et la transmission ont été abordées au travers d'extraits filmés, ainsi que de récits de rescapés venus raconter devant l'auditoire ce qu'ils avaient vécu. L'approche psychologique, à travers l'intervention de Régine Waintrater sur les rescapés de la Shoah et celle de François-Xavier Ngarambe, a servi de contrepoint aux témoignages présentés et ont resitué le témoin au centre de l'étude du génocide dans une société orale.

Bien que ne faisant pas partie du programme des interventions, l'un des thèmes récurrents de ce colloque a été celui du rôle et de la place des révisionnistes et des négationnistes du génocide des Tutsi,

2. Intervention de Régine Waintrater intitulée « Témoins/témoignages : aspects théoriques et usages. Expériences de la Shoah » et intervention de François-Xavier Ngarambe intitulée « Témoins/témoignages au Rwanda : recueil, statut, conservation... Perspectives ».

3. Intervention de Dirk Clausmeier sur le droit international et le TPIR.

4. Intervention de Boubacar Boris Diop sur « La littérature face au génocide des Tutsi du Rwanda ».

5. Intervention d'Yves Ternon intitulée « Oser et pratiquer la comparaison dans l'étude des génocides ».

6. Intervention de Meïr Waintrater intitulée « Penser la Shoah. Un paradigme pour penser les génocides ? ».

7. Intervention de Stéphane Audoin-Rouzeau sur les « Expériences et les méthodes de recherche en histoire des grandes guerres et violences extrêmes ».

8. Servilien MANZI SEBASONI, *Les Origines du Rwanda*, Paris, L'Harmattan, 2000.

9. Intervention d'Antoine Mugesera : « L'histoire du Rwanda : aspects historiques et grandes controverses » ; intervention d'Assumpta Mugiraneza : « Les écueils pour appréhender l'histoire du génocide des Tutsi » ; intervention d'Hélène Dumas : « *Gacaca* au regard de l'historien ou une écriture de l'histoire quasi en direct » ; et intervention de Faustin Rutembesa : « Écrits sur le génocide des Tutsi. Constat et perspectives de recherches ».

ces derniers ne manquant jamais de propager leurs thèses chaque fois qu'une tribune leur est offerte¹⁰. Devant l'ampleur prise par ces discussions lors du colloque de Kigali, les historiens de la Shoah ont témoigné de leur propre expérience en la matière et rappelé que l'unique « réponse » consistait à poursuivre les recherches scientifiques, à multiplier les publications académiques et à enregistrer les récits des rescapés. Meïr Waintrater a également insisté sur le fait qu'en aucun cas, il ne fallait « répondre », ni même entamer d'échanges avec les révisionnistes et négationnistes, puisqu'on ne saurait envisager un dialogue avec de tels interlocuteurs, encore moins les honorer d'un échange scientifique.

À travers une présentation des sources et supports multiples sur lesquels travaillent les historiens de la Shoah, l'assistance a pu mesurer l'urgence de collecter les sources existantes au Rwanda et envisager une méthodologie à suivre pour l'étude du génocide des Tutsi¹¹. L'ampleur des chantiers à entreprendre interdit toute stratification des périodes : celle du deuil, de la reconstruction, de la prise en charge des rescapés (parmi lesquels de nombreux adolescents et jeunes adultes) ne doivent pas précéder celle de la collecte des récits. Tous ces moments doivent se superposer afin de ne pas perdre de temps et de rassembler le maximum de traces.

Au Rwanda, peut-être plus qu'ailleurs, les chercheurs doivent être à l'écoute de la situation quotidienne. Depuis plusieurs décennies, les historiens du xx^e siècle accordent un intérêt particulier aux témoignages oraux. Les campagnes d'enregistrement des témoins de la Shoah en sont une illustration probante¹². La collecte systématique

10. Pendant le colloque de Kigali, une conférence était organisée au Québec, à laquelle participait notamment Pierre Péan. La conférence était organisée par les éditions Les Intouchables, en collaboration avec des ressortissants des communautés de la région des Grands Lacs africains. Le thème en était le suivant : « Les médias et le Rwanda : la difficile recherche de la vérité ». La conférence réunissait Jordi Palou-Loverdos, avocat espagnol du Forum international pour la vérité et la justice en Afrique des Grands Lacs, organisme à l'origine de la plainte ayant abouti aux 40 mandats d'arrêt contre d'actuels et d'anciens dirigeants du Rwanda ; Peter Verlinden, journaliste de la VRT télévision belge, spécialiste de la région de l'Afrique des Grands Lacs, et Robin Philpot, écrivain québécois, auteur de deux livres sur le Rwanda. Tous sont partisans de la théorie du « double génocide » au Rwanda.

11. Intervention de Diane Afoumado : « Expériences sur la construction de la mémoire : étapes, débats... Culture, actualités, images... Documents, archives ».

12. Fortunoff Video Archives for Holocaust Testimonies de l'université de Yale, constitué à partir de 1979 ; la Shoah Foundation fondée par Steven Spielberg en 1994 ; parution du DVD *Les Derniers Témoins*, regroupant 27 témoignages de rescapés de la Shoah en France, 2004.

des parcours des rescapés de la Shoah doit être mise en relation avec la disparition progressive des derniers témoins et l'urgence de consigner leur expérience. On peut citer, parmi les principaux chantiers, le travail d'enregistrement des témoins de la « Shoah par balles » en Ukraine, entrepris depuis 2004 par l'équipe du père Patrick Desbois et de son association *Yahad In Unum*¹³. L'évolution technologique des supports d'enregistrement, la prise de conscience de l'urgence d'entendre les derniers protagonistes des événements et une forme de libération de la parole ont contribué à rapprocher l'historien de l'histoire orale. Au Rwanda, l'enregistrement des témoignages prend tout son sens dans un pays où la culture de l'oral prime sur celle de l'écrit, d'autant que les rescapés sont prêts à parler malgré les risques qu'implique le témoignage. Bien que vivant dans une société théoriquement en paix, des Tutsi sont régulièrement menacés, attaqués, voire assassinés parce qu'ils sont les preuves vivantes de la tentative d'anéantissement systématique de leur peuple, tentative qui est allée dernièrement jusqu'à endeuiller la semaine de commémoration par l'organisation d'un attentat au Kigali Memorial Centre¹⁴. Faut-il rappeler qu'ils partagent le pays avec les génocidaires qui n'étaient autres que leurs voisins immédiats, leurs amis, sinon leurs propres familles¹⁵ ?

Le choc pour l'historien de la Shoah

Les Rwandais d'aujourd'hui – qu'ils soient tutsi ou hutu – sont condamnés à vivre ensemble sur un territoire qui équivaut à la superficie de la Belgique. Cette proximité entre victimes et bourreaux rend d'autant plus sensible la cohabitation quotidienne. Pour un historien de la Shoah, marcher dans les rues de Kigali s'apparente à un « voyage dans l'espace-temps ». Il se trouve comme propulsé au cœur de l'Histoire et ne peut s'empêcher de s'interroger sur les indi-

13. <http://www.yahadinunum.org/temoignages.html>.

14. Le 11 avril dernier, pendant la semaine de deuil et de commémoration du génocide des Tutsi, un attentat à la grenade a été perpétré contre le musée du Génocide rwandais à Gisozi. Un policier en faction a été tué.

15. Au sujet de la participation du peuple au génocide, cf. Jean-Paul KIMONYO, *Rwanda, un génocide populaire*, Paris, Karthala, 2008.

vidus qu'il croise. Aucun doute concernant les personnes qui portent sur le visage les cicatrices indélébiles du génocide, mais pour les autres, ceux qui pourraient potentiellement faire partie des génocidaires... Quel rôle l'historien doit-il remplir lorsqu'il est pris au piège de son sujet d'étude ? Comment peut-il réagir scientifiquement lorsqu'il est amené à lire les faits non pas dans les livres d'histoire, mais directement sur les visages tailladés et dans le regard des rescapés ? Comment ne pas s'interroger sur ses interlocuteurs ? Ont-ils été bourreaux, victimes ou *bystanders*, témoins et spectateurs plus ou moins passifs¹⁶ ? Que répondre lorsqu'on nous demande ce que l'on vient faire au Rwanda ? Dire que l'on est français et que l'on participe au premier colloque sur le génocide des Tutsi revêt un double « risque » : le premier concerne la réaction de l'interlocuteur, songeant au rôle de la France dans le génocide ; le second implique directement l'interlocuteur : l'historien s'adresse-t-il à quelqu'un du « groupe » des victimes ou de celui des bourreaux ?

Il est alors quasiment impossible de ne pas ressentir un choc, tant émotionnel qu'historique. Bien qu'elle ne fasse pas sens, la confrontation au réel engendre chez l'historien une transposition instantanée et incontrôlable. Comment ne pas reproduire le même type de questionnement lorsqu'on se promène en Allemagne et que l'on croise des octogénaires ? À cette différence près qu'au Rwanda, les assassins n'ont pas trente ans... Les rescapés du génocide des Tutsi qui témoignent aujourd'hui sont jeunes eux aussi, ce qui amène à poser la question de la transmission transgénérationnelle. L'historien reçoit souvent le récit de ses « aînés », plus rarement de la génération qui lui succède. Là encore, les repères sont inversés et la position de l'historien s'en trouve, de fait, bouleversée. Les témoins directs que l'historien de la Shoah rencontre sont pour la plupart octogénaires. Au Rwanda, la question de la distance nécessaire entre l'interviewer et l'interviewé est plus délicate. Comment rester sur le terrain scientifique et chasser ce sentiment de culpabilité, probablement lié au sentiment de ne pas avoir su appréhender alors le drame dans son actualité ? Comment éviter ce sentiment de culpabilité à rebours face

16. Le terme *bystanders* désigne ceux qui n'ont pas participé activement à la Shoah, mais qui y ont assisté passivement.

au récit des rescapés ? Autant d'interrogations qu'il faut intégrer dans la problématique scientifique.

Une difficulté que rencontre l'historien de la Shoah réside dans le risque de plaquer sa propre grille d'analyse sur la réalité du génocide des Tutsi. Une démarche comparative peut être entreprise, mais elle comporte des limites. Il est certes possible de mettre en perspective la rhétorique nazie à l'égard des Juifs depuis 1933 et le discours de haine de la propagande hutu. Certaines caricatures des Tutsi ne sont d'ailleurs pas sans rappeler celles représentant les Juifs dans la presse hitlérienne des années 1930. D'autres parallèles peuvent être établis, comme la participation des populations civiles aux tueries. La tentative de lire les événements du Rwanda à la lumière de la Shoah se heurte toutefois assez vite à des différences contextuelles et comporte le risque de produire des interprétations erronées. Les sciences sociales peuvent – et doivent – aider à mettre en valeur l'existence de mécanismes communs aux réalités génocidaires. Il est néanmoins impératif que les historiens se forment leurs propres outils et critères d'analyse face à l'unicité du drame.

La place de l'historien lors des commémorations

Durant ce séjour, nous avons également été invités aux commémorations officielles organisées en mémoire des victimes. Nous nous sommes rendus sur l'un des lieux les plus emblématiques du génocide : Nyamata¹⁷. Près de 10 000 personnes (hommes, femmes, enfants) furent massacrées autour et à l'intérieur même de l'église... sous la statue de la Vierge. Aujourd'hui encore, les murs portent des traces de sang, le toit est criblé de balles. Sur les bancs de l'église sont empilés des milliers de vêtements ayant appartenu aux victimes. Une odeur de moisi emplit l'atmosphère. Sous l'église, des crânes et des restes humains sont alignés.

Une marée humaine s'engouffre dans l'église, s'appropriant physiquement le lieu. Impossible de lutter contre cette foule mouvante qui progresse. Des femmes en état de choc sont évacuées

17. Nyamata est situé dans le district du Bugesera, à environ 35 kilomètres de Kigali.

par la Croix-Rouge. Leurs cris déchirent le silence et les entrailles de ceux qui assistent, impuissants, à ce flot interminable de victimes et de leurs proches. Les enfants apeurés courent derrière leurs mères. À ce moment précis des cérémonies commémoratives, l'historien sait qu'il se trouve au cœur d'une société rwandaise qui tente de reconstruire sur des ruines humaines.

Difficile d'être sur ces lieux pendant cette commémoration. Quelle est notre place parmi ces rescapés et leurs descendants ? Sentiments mêlés : gêne d'assister à une commémoration qui n'est pas la nôtre ; impression de « voyeurisme » ; sentiment d'impuissance infinie face à tous ces gens qui se ruent dans ce lieu comme pour en prendre possession et prouver qu'ils sont bien présents ; décalage face à l'extrême douleur qui s'empare de certains ; vide physique ressenti au milieu de ce chaos humain, mais aussi communion avec ces centaines de Tutsi venus commémorer leurs morts. Quel espace l'historien peut-il occuper au milieu de la souffrance des rescapés ? Est-il là en « observateur » scientifique ? Peut-il regarder autour de lui et se contenter d'analyser les réactions de souffrance extrême dont il est le témoin ? Sa présence est-elle légitime ? N'est-il pas, malgré lui, contraint de baisser la garde scientifique qui le met en théorie à distance des événements humains qui l'entourent alors ? N'est-il pas obligé de se défaire de ses habits d'historien par respect pour ceux qui l'entourent, afin de n'être plus qu'un être humain parmi les autres ? Il n'est plus celui qui regarde, scrute, analyse, intellectualise, reconstitue. Il dépose les outils scientifiques, laisse couler ses larmes, s'accorde, involontairement ou non, un moment de « décrochage » pour communier avec ceux qui l'entourent et « partager » leur deuil.

Nyamata est désormais un mémorial ; ce n'est plus un lieu de culte, ce ne peut plus l'être. Le massacre perpétré en son sein l'a, en quelque sorte, désacralisé. Seule la présence de la statue de la Vierge rappelle que ce fut jadis – il y a quatorze ans – un sanctuaire censé protéger les fidèles.

En sortant de l'église, le choc est indescriptible tant les mots manquent pour signifier le ressenti. Quels mots plaquer sur cette vision ? Décrire ce que l'on voit limite cette « expérience » à un

unique sens : celui de la vue. Aucun mot ne pourrait rendre compte de ce que les autres sens ont également appréhendé au même moment. L'odorat, l'ouïe, le toucher ont également contribué à vivre physiquement cet instant précis durant lequel l'historien – *a fortiori* l'historien de la Shoah ou tout spécialiste des génocides et des violences extrêmes – redevient un simple « visiteur » sur les lieux mêmes du génocide. Il perd de fait ses facultés d'analyse ; ou, plutôt, elles sont comme figées, inutilisables, paralysées, incapables de fonctionner. Ses mécanismes sont grippés. Le ressenti remplace l'intellect et les sensations pénètrent par tous les pores de la peau comme pour conduire le scientifique malgré lui en dehors de son terrain habituel d'analyse et d'étude.

Pourtant, le spécialiste de la Shoah pensait être immunisé contre la douleur grâce à des années d'études, de lecture, d'écoute de témoignages et d'analyse d'archives. Ses recherches auraient pu – ou dû – le préparer à appréhender une telle situation émotionnelle. Mais n'y a-t-il pas là une illusion renforcée par la carapace du temps qui maintient l'historien à une distance protectrice de son sujet ? Par définition, il est « en dehors » de son objet d'étude. Il n'a pas vocation à « vivre » son sujet, à vivre « dans » son sujet, dans l'environnement qu'il est censé intellectualiser.

Dans le cas de la société rwandaise actuelle, il est permis de parler d'une histoire immédiate, d'une histoire du temps présent. Plongé dans l'actualité de l'événement, le chercheur se trouve confronté à un univers dans lequel il n'a pas pour habitude d'évoluer : son propre champ d'étude. Il ne bénéficie pas du recul qui accompagne généralement sa démarche scientifique et lui permet de tendre vers l'objectivité. Il se trouve transplanté au cœur même de l'histoire, analyse à chaud sans cette distance temporelle qui l'aide à se prémunir des émotions et des jugements moraux. Il se trouve, au Rwanda, dans un pays en pleine reconstruction, un pays exsangue d'un million de personnes, un pays qui doit composer avec le traumatisme des rescapés et l'urgence de consigner leurs témoignages.

L'historien reste conscient du fait que, dans ce tourbillon de sentiments et de sensations, il ne se situe pas seulement dans l'histoire ;

il est aussi dans l'actualité. En ces lieux et à ce moment précis, le scientifique qu'il est se trouve submergé par l'humain. Ce n'est que plus tard, lorsqu'il qu'il aura regagné son pays d'origine et sera retourné à sa réalité, qu'il pourra, recouvrer, après une période de décantation, le temps de l'analyse scientifique. L'empathie et l'expérience personnelle et humaine vécue sur les lieux de l'histoire laisseront alors place à la reconstitution des faits, à leur problématisation et à leur mise en perspective historique. Néanmoins, cette rencontre quasi physique avec l'Histoire marquera durablement sa sensibilité.